

ses lacs et ses plaines ; lorsqu'il étale aux yeux de ses braves amis, le lamentable spectacle de la liberté déchirée par le fer des Anglais ; le sol de leurs ancêtres aux mains de ces tyrans ; le gouvernement institué par eux et pour eux, pour eux seuls : les tribunaux gorgés de leurs créatures ; les jurés corrompus, les parlements vendus, les lois teintes de sang, les soldats changés en bourreaux ; les prisons pleines ; les paysans écrasés d'impôts, abrutis par l'ignorance, exténués de maladies et de faim, décharnés, hagards, pliés en deux, couchés sur la paille fétide ; les huttes près des palais ; l'insolence de l'aristocratie : l'oisiveté sans charges et sans pitié ; le travail sans rétribution et sans relâche ; la loi martiale restaurée ; la liberté de la presse suspendue ; l'administration envahie par les étrangers ; la nationalité absorbée ; les religionnaires incapables d'être ni juges, ni jurés, ni témoins, ni rentiers, ni instituteurs, ni constables, sous peine de nullité radicale et même du dernier supplice : les églises catholiques vides, nues, sans ornements ; leurs prêtres mendians, arides, persécutés ; l'Eglise anglicane, la joie au front et au cœur, et la main dans les sacs et les coffres d'or. Alors, les larmes coulent des yeux, au milieu d'un morne et affreux silence, et tout ce peuple opprimé, brisé de sanglots, roule dans son cœur la vengeance.

Où, c'est l'Irlande, son Irlande bien-aimés qu'il a placée, comme sur un autel, au centre de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Il ne voit qu'elle, il n'entend qu'elle, au Parlement, à l'église, au barreau, au foyer domestique, dans les clubs, dans les banquets, dans ses ovations triomphales, absente, présente, à toute heure, en tous lieux, partout ! Il y revient sans cesse par mille routes croisées, routes bordées d'abîmes et de précipices, de hautes montagnes, de grands lacs, de terres fertiles et de prairies ondoyantes. C'est toi, verte Erynn, émeraude des mers, dont il dénoue la ceinture sur les grèves du rivage ! Toi qui lui apparais assise au sommet élané des temples du catholicisme, toi qu'il entend dans les murmures de l'ouragan, toi qu'il respire dans les brises parfumées de la bruyère ! Toi qu'il s' imagine voir, toi qu'il voit tirant contre l'Anglais ta formidable claymore, au bruit du tonnerre des batailles ! Toi qu'il préfère, pauvre mendiant, avec tes haillons, tes mamelles desséchées et tes huttes de paille, aux florissants palais de l'aristocratie, à l'insolente Albion, à la reine de l'Océan ! Toi dont il contemple, plein d'une respectueuse pitié, les grâces languissantes et les joues creuses et fanées, verte Erynn, émeraude des mers, parce que tu es la tombe de ses ancêtres, le berceau de ses fils, la gloire de sa vie, l'immortalité de son nom, la palme en fleur de son éloquence, parce que tu aimes tes enfants, parce que tu l'aimes, parce que tu souffres pour eux, pour lui, parce que tu es l'Irlande, parce que tu es la patrie !

Nos discoureurs parlementaires n'entraînent pas un seul député à la remorque de leurs oraisons. Ils ont tant vu de révolutions, tant servi de gouvernements, tant renversés de ministères, qu'ils ne croient plus ni au pouvoir ni à la liberté ; ils ne sont ni saint-simoniens, ni chrétiens, ni turcs, ni anabaptistes, ni vaudois, ni albigéois, et ils ne croient à aucune religion absolument quelconque. Mais O'Connell croit, lui, aux prestiges merveilleux de son art ; il croit fermement à l'émancipation future de l'Irlande. Il croit au Dieu des chrétiens, et c'est parce qu'il croit, parce qu'il espère, que cet aigle soutient son vol sublime dans les hautes régions de l'éloquence, quoique ses ailes soient déjà glacées par le souffle de tant d'hivers. Il ne separe point le triomphe de la religion, du triomphe de la liberté. Il tressaille de

joie, il se glorifie, il s'exalte dans ses magnifiques visions de l'avenir, et sa parole inspirée a quelque chose de la grandeur du ciel immense qui lui sert de pavillon, de l'air et de l'espace qui l'entourent, et des multitudes de peuple qui se pressent sur ses pas, lorsqu'il s'écrie après son élection de Clare :

« En présence de mon Dieu et avec le sentiment le plus profond de la responsabilité qu'entraînent les devoirs solennels et redoutables que vous m'avez deux fois imposés, Irlandais, je les accepte ! et je puise l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé parce que la voix qui s'élève pour la patrie avait d'abord exalté sa prière au Seigneur. Maintenant des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes ; ces sons parcourent les collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents, avec leur voix de tonnerre, orient aux échos de nos montagnes : L'Irlande est libre ! »

O'Connell est et sera, avec Mirabeau et Napoléon, la troisième figure la plus grande du siècle. A quel homme, non porteur d'épée ni de couronne, tant de puissance a-t-elle été donnée sur la terre ? Où s'est-il jamais vu, où se verra-t-il jamais rien de pareil ? Aussi, qui aurait été surpris d'entendre O'Connell dire : « Je suis fier de ma destinée. » Oui, vous en avez été fier, Daniel O'Connell, oui, vous avez pu vous écrier dans votre puissant et légitime orgueil : « L'Irlande c'est moi ! »

#### ECHOS DE PARTOUT

En prévision du grand nombre de visiteurs que l'on s'attend à recevoir à Philadelphie pendant les fêtes du Centenaire, une compagnie de chemins de fer a fait commencer les travaux de construction d'un hôtel immense qui contiendra plus de mille appartements. — Le prix d'entrée dans les bâtiments de l'exposition paraît devoir être fixé à un demi-dollar, soit 2 fr. 50 par per. onne.

Il y a trente ans, l'extraction du charbon de terre était inconnue dans le département du Pas-de-Calais, mais les progrès de cette industrie ont été si rapides, qu'en 1874 les mines de ce département ont livré au commerce 2,978,600 tonnes de houille. De leur côté, les départements du Nord et de la Loire ont donné l'un, 3,071,972 tonnes ; l'autre, 3,821,200 tonnes.

Au 31 décembre 1871, il y avait en France, d'après l'enquête officielle qui se poursuit en ce moment sur la situation des établissements de bienfaisance, 12,723 bureaux de bienfaisance constitués et fonctionnant régulièrement, et 644 constitués, mais inactifs faute de ressources. Sur 35,989 communes, il n'y en a que 13,347 possédant un bureau. En 1871, le nombre total des indigents secourus a été de 1,608,129, représentant 528,242 ménages, ce qui donne un indigent secouru sur 13 habitants des communes possédant un bureau. Les recettes ordinaires du bureau de bienfaisance se sont élevées, en dehors des bureaux de Paris, à 26,424,698 fr. 58 pour 1871, dernière année recensée. La moyenne générale de secours a été de 19 fr. 50 par individu.

La laine des chèvres mohair sera sans doute d'un prix élevé cette année. Le nombre des animaux qui la fournissent est tombé, en Asie Mineure, de 860,000 à 363,000, par suite d'une épidémie épizootie qui a sévi sur les troupeaux de ce pays et de la famine qui a obligé d'en abattre un grand nombre.

L'Académie française a reçu communication d'un extrait du testament de Mme la duchesse d'Otrante, décédée en mai 1875, par lequel un legs de deux cent mille francs en capital est constitué à son profit ; — à la charge par l'Académie de consacrer l'intérêt de cette somme, tous les trois ans, à la fondation d'un ou de plusieurs prix de vertu à décerner au nom de M. Henri Sussy, frère de la donatrice.

A Baltimore, les héros du moment sont M. et Mme John Hahn, père et mère de quatre jumaux, quatre petites filles, nées le 16 février dernier, Mme Kate-Thérèse Hahn est une femme de corpulence ordinaire, âgée de vingt-huit à trente ans, assez belle de visage, aux yeux bleus, à l'atondante chevelure brune. Elle pèse environ 130 livres américaines, soit à peu près 115 de France. Le père, M. John

Hahn, est un homme de trente ans, aux yeux noirs, à la longue chevelure noire, au teint brun. Sa stature est moyenne et son poids est d'environ 110 livres de France. Tandis qu'il est originaire d'Allemagne, sa femme est née de parents irlandais, mais tous deux ont été amenés en Amérique dès leur plus jeune âge. Ce fait de fécondité vraiment extraordinaire a causé à Baltimore une certaine émotion, et plusieurs milliers de personnes ont tenu à venir voir les jumaux rangés dans quatre berceaux. Bon nombre de visiteurs ont même voulu offrir un cadeau aux jeunes parents et un bijoutier enthousiaste a fait graver une médaille d'or pour chacun des nouveaux-nés. D'puis, deux de ces enfants sont nortes, la troisième ne paraît pas devoir vivre longtemps, mais la quatrième semble mieux constituée.

Le premier chemin de fer de l'île Majorque a été inauguré le 24 février de cette année. La ligne a une longueur d'environ 30 kilomètres ; elle circule de Palma, capital du groupe des îles Baléares, peuplée de 50 à 60,000 habitants, à Inca, le centre commercial de Majorque, ville peuplée d'environ 6,000 habitants.

M. Rogers, peintre anglais très-connu et très-apprécié de l'autre côté du détroit, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il était né à Douvres en 1792. Depuis longtemps déjà il recevait une pension de la reine d'Angleterre.

L'anniversaire de la naissance de Corneille, — qui ne nous semble pas, ceci soit dit en passant, avoir été célébré avec toute la solennité et tout l'éclat désirables, — a fourni à *Paris-Journal* l'occasion de tirer de l'oubli un précieux autographe de Napoléon Ier.

Le ministre proposait à la signature de l'Empereur un décret ainsi conçu :

NAPOLÉON, etc.

Art. 1er. — Nous accordons à la demoiselle CATHERINE CORNEILLE (fille de Louis-Ambroise), et à la demoiselle MARIE-ALEXANDRINE CORNEILLE (fille de Jean-Baptiste-Antoine), toutes deux descendantes en ligne directe de PIERRE CORNEILLE :

1o. A la première, une pension annuelle et viagère de 300 francs ;

2o. A la seconde, également une pension annuelle et viagère de 300 francs.

Napoléon prit la plume, et, au lieu de signer, écrivit au bas du décret proposé l'annotation suivante :

« Ceci est indigne de CELUI DONT NOUS

« AURIONS FAIT UN ROI.

« Mon intention est de faire BARON l'aîné de la

« famille, avec une dotation de 10,000 fr.

« Je ferai BARON l'aîné de l'autre branche, avec

« une dotation de 4,000 fr.

« Quant à ces demoiselles, savoir leur âge,

« et leur accorder une pension telle qu'elles

« puissent vivre. « NAPOLÉON. »

Malheureusement on était alors en 1813, et les événements ne permirent pas aux descendants du grand Corneille de profiter des hautes libéralités de l'Empereur. Inutile d'ajouter que l'autographe ci-dessus n'est que le texte exact d'une parole depuis longtemps prêtée à Napoléon Ier : « Si Corneille eût vécu de mon temps, je l'eusse fait prince ! »

#### CAUSERIE DE QUÉBEC

Il y a longtemps que l'on s'efforce d'établir l'égalité parmi les hommes, et de fondre en une seule caste tous les divers états de notre société. La chose est elle possible ? Je ne le crois pas : et, d'ailleurs, le fut-elle qu'il se passera encore bien des siècles avant que le soleil se lève sur cette grande merveille. Il y a, dans l'échelle des conditions, ceux qui occupent le premier degré et ceux qui se remuent au dernier. C'est toujours parmi ceux-ci, et généralement à cause des imprudences de ceux-là que les perturbations se produisent. Les conditions moyennes sont rarement agitées par elles-mêmes ; elles aiment le repos et le conservent aussi longtemps que possible. Elles n'ont aucun intérêt à se déranger et se tiennent tranquilles autant par goût que par bonne politique.

Les plus remuants sont ceux du bas. Tout ce qui est au-dessus d'eux leur déplaît, les gêne, les blesse. Ils ne comprennent pas que l'autorité permette à certaines gens d'avoir des équipages, tandis qu'eux sont forcés d'aller à pied ; qu'on ait le loisir de se promener pendant qu'ils travaillent, et qu'on n'écrive que d'une seule main quand leurs deux bras sont mis en réquisition. Au fond, cela n'est

peut-être pas difficile à comprendre, mais j'avoue qu'il est moins facile de le subir. On portera toujours envie à celui qui est au-dessus de soi, et on se croira toujours plus propre que lui à occuper sa place. Ce sentiment est dans la nature humaine, il est inutile d'essayer de nous en défendre, ou de donner le change aux autres sur ce sujet. Mais ce qui est plus singulier encore, ou plutôt extrêmement regrettable, c'est que, une fois arrivés, nous avons, pour notre ancien état, autant de mépris que nous avons de fiel pour nos anciens supérieurs, aujourd'hui nos égaux et partant nos amis.

Voyez le clerc d'avocat qui gémît et pleure presque lorsque son patron lui donne un peu d'ouvrage ou le retient au bureau à l'heure où certain joli minois se promène sur la rue. Il est à peine passé premier clerc qu'il rudoie déjà ses camarades et se décharge sur eux de la plus grande partie de sa besogne. Devient il avocat, il traite ses subordonnés comme des domestiques et ne leur parle que du haut de sa nouvelle importance.

L'ouvrier compagnon, devenu contre-maître, ne pense plus à ce qu'il a enduré quelques jours auparavant et fait souffrir les autres de tout ce qu'il a souffert. Ceux qui se plaignent le plus de leurs chefs deviennent, à leur tour, les chefs les plus despotiques, et les écoliers les plus récalcitrants font, quand ils arrivent, les maîtres de salle les moins indulgents.

Le malheur n'est rien quand il frappe les autres : le bonheur est tout lorsque c'est le prochain qui en jouit. On fait semblant de mépriser la richesse et les honneurs tant qu'on ne les possède pas, et, dès qu'on les obtient, on n'a plus assez de dédain pour la pauvreté qu'on prônait la veille.

Tel homme faisait un petit négoce bien humble et rapportant peu : il vivait tranquillement et sans ambitions apparentes.

— Ce n'est pas moi, disait-il, qui voudrais avoir un équipage et un train de maison qui rend ridicule lorsqu'on n'en a pas fait l'apprentissage. Qu'on me donne une honnête aisance, et jamais je ne sortirai de ma sphère.

Cependant, petit à petit, les affaires ont prospéré ; la petite boutique s'est agrandie. Quelques spéculations heureuses ont étendu le cercle des affaires. La vogue est venue, et, avec elle, la fortune. On a commencé par avoir une voiture pour les besoins de la boutique : puis, le cheval étant là, pourquoi n'aurait-on pas acheté un wagon pour promener les enfants le dimanche ou les jours de fête ? Cela n'est pas un luxe, c'est presque une nécessité. Puis on a un tout petit domestique pour conduire les chevaux, — car on a été obligé de prendre un second cheval d'un débiteur qui n'avait que cela pour payer ; — le domestique grandit ou est remplacé : on lui fait d'abord mettre des gants et un chapeau convenable, et, pièce à pièce, on le revêt d'une livrée complète. Ce point franchi, il n'y a plus de raison pour s'arrêter. Les fils sont mis dans les collèges en renom ; les filles, sorties des institutions à la mode, sachant beaucoup de choses qu'elles pourraient ignorer, et ignorant à peu près toutes celles qu'elles devraient savoir, ne tutoient plus leurs anciennes compagnes et n'ont d'attentions que pour leurs amies riches et titrées. Nées sur la paille, elles voudraient faire croire qu'elles ont été élevées dans une soie qu'elles portent très-mal. Elles s'attachent au plus petits détails d'une étiquette qu'elles connaissent trop bien, et qui produit l'effet d'un discours appris par cœur.

Allez maintenant parler à ces gens-là de l'égalité des conditions. Elles comprendront parfaitement qu'elles aient le droit de grimper jusqu'aux états plus élevés, mais vous ne leur persuaderez jamais que